

PREMIER CAHIER DE LA VINGT-QUATRIÈME SÉRIE

FERNAND MAZADE

*premier cahier
des amours*

CAHIERS DE LA QUINZAINÉ

PARIS

30, rue Monsieur-le-Prince, au rez-de-chaussée

DU MÊME AUTEUR

Arbres d'Hellade (1912).
Athéna (1912).
Dionysos et les nymphes (1913).
Apollon (1913).
L'ardent voyage (1921).
De sable et d'or (1921).
La sagesse (1924).
Les poèmes de Sainte-Marthe (1926).
Printemps d'automne (1930).
Les pêcheurs (1931).
Féerie (1931).
Bergamasque (1931).
Sous un cœur blessé (1932).

AUX CAHIERS DE LA QUINZAINE :

L'élégie italienne (1933).

EN PRÉPARATION,

pour paraître aux Cahiers de la Quinzaine :

Intermèdes féeriques.
Dernier cahier des amours.

BHB
1959

A Henri Bosco,
avec bien des souvenirs.
De tout cœur:

Jernand Mazade.

*premier cahier
des amours .*

BU LETTRES



D

092 2145389

~~BIB 17~~

29262 - 119 - A

*A mon grand frère
Alfred Lombard
qui n'est mon cadet
que par l'âge.*

*Avant de s'en aller aux guerres de l'amour
Qui déferlaient je ne sais pas sur quel rivage,
Mon cœur se prosterna sous la plus sainte image :
Et nous avons prié jusqu'au lever du jour.*

*Ce fut un lever grave et glorieux et tendre,
Parfumé de résine et pénétré de sel.
En haut d'une falaise on vit s'ouvrir le ciel :
Et l'aurore monta qui paraissait descendre.*

*Nous avons admiré renaître avec lenteur
Les fleurs, les fruits, dans les jardins qui se dévoilent.
Un peu de temps encor trembleraient des étoiles ;
Mais déjà les clochers se gonflaient de chaleur.*

*Alors, se dépêchant de venelle en venelle,
De halliers en halliers et d'amont en aval,
La cymbale et le fifre ont jeté le signal
D'adieux que la douleur de l'écho se rappelle.*

*Et, tandis que sonnaient à la fois et d'accord
Les hymnes de bataille et les psaumes de rêve,
S'est élancé mon cœur vers la lande et la grève,
Sous l'aigrette de neige et sous l'enseigne d'or.*

*Soupçonnait-il que son armure était mal close
Et qu'entre les rinceaux de la cuirasse et lui
Quelque chose saignait, quelque chose avait lui :
Blessure qui semblait la flamme d'une rose ?*

*Il portait un anneau taillé dans un saphir.
Il portait une épée à la garde fantasque.
Mêlés à du soleil, sur le timbre du casque,
Les rayons de Vénus venaient se réfléchir.*

*Et par le chemin jeune où le matin se penche,
Et par la vieille route où rampe le matin,
Ont longuement, au trot amblé du cheval zain,
Flotté l'enseigne rousse avec l'aigrette blanche.*

*Le fifre et la cymbale ensemble s'étaient tus.
Les musiques de rêve et les airs de bataille,
A travers la poussière et parmi la broussaille,
S'étaient l'un après l'autre assoupis et perdus.*

*Des vallons, des coteaux s'évadait le mystère.
Entre les nymphéas et malgré les roseaux,
Nous pouvions jusqu'au fond voir l'âme des ruisseaux.
Moins belle maintenant était l'heure trop claire.*

*Noirs dans l'éclat diurne, encor mouillés d'aigail,
Des boucs tournaient et retournaient sous les genièvres :
Et, non loin d'eux, on entendait l'appel des chèvres
Dont le pâtre insensé n'ouvrait pas le bercail.*

*Nous pouvions même entendre, au milieu de l'haleine
Du vent oriental qui monte de la mer,
Le bruit menu, le bruit ingénu qu'un pivert
Fait en creusant du bec une écorce de chêne.*

CŒUR EN GUERRE.

La corneille cria, puis cria le vautour,
Et le paon s'est perché sur une haute branche.
En une immense et lente et subtile avalanche
A sur nous commencé de retomber le jour.

Un arôme rôda de varech et de cèpe.
Les grenouilles glissaient des saules chevelus.
Avec la mirabelle, aux courbes des talus,
La grenade s'ouvrait où s'enfonça la guêpe.

Vers un site rocheux soudainement porté,
A disparu mon cœur en perdant son armure.
Vainqueur dans l'admirable et lointaine aventure,
Reviendra-t-il à Pâque? ou pour la Trinité?

Reverrons-nous ce cœur aux archaïques charmes,
Expansif et jaloux, timide et turbulent,
Si vite dédaigneux et plus vite brûlant,
Né parmi le réseau des danses, sous les larmes?

Le reverrai-je à Pâque? Attendrai-je Noël
Avant que de nouveau je le sente en moi battre?
Où va-t-il? Voudrait-il que pour lui Cléopâtre
Remontât des enfers ou descendît du ciel?

Près d'un étang qui berce un esquif nostalgique,
Au pied d'une colline où mûrit le maïs,
Vous réveillera-t-il, équivoque Thaïs,
Païenne volupté, délice évangélique?

Féminine apparence ayant l'ardeur qu'il a
Et sa mélancolie, âme et spectre d'Hélène,
Vous rencontrera-t-il aux replis de la plaine
Où l'orgueil de souffrir et d'aimer l'appela?

J'imagine parfois qu'il touche au but, qu'il touche
A la bouche suave, aux cheveux radieux,
Et qu'en ouvrant les yeux, et d'un geste des yeux,
La Belle au bois l'attire à la candide couche,

Ou que de Cendrillon en robe de vapeurs,
Aux mouvements légers et craintifs comme un souffle,
Il flatte les orteils, il baise la pantoufle
Dans l'enclos que cultive un couple d'enchanteurs.

Peut-être en la futaie où les biches sommeillent,
Sous l'orme où la chevêche ulule par instant,
Vous a-t-il recréeé, amante de Tristan,
Yseult de qui la joie épouvantait les veilles.

Et peut-être, sur l'étalon au trot amblé,
Reviendra-t-il avec la légendaire coupe
Et, paré de rubans naïfs, ayant en croupe
La dame que chérit le feu roi de Thulé.

O Seigneur, j'y croyais (je dois y croire encore) !
Et, fidèle, attendant de mon cœur le retour,
J'ai sur la tour de guet, j'ai du haut de la tour
Suivi l'arche du soir et le char de l'aurore.

Du rossignol s'est tu le chatoyant désir;
Déjà s'endort le grincement de la cigale.
Les astres sont éteints de la zone estivale :
Du signe de la Vierge il n'est qu'un souvenir.

Les brugnons sont cueillis lorsque brunit l'olive;
Sous les plongeantes faux se couche le regain.
Devant l'âtre où pétille un faisceau d'aubépin,
Le lard nouveau se hâle au fer d'une solive.

Je croyais! et, parmi mon espoir anxieux,
J'ai vu des boucs se prolonger l'obscène ronde,
Pendant que s'effaçait de la brande profonde
Le dernier rendez-vous des derniers demi-dieux.

Le pêcheur a foulé le sable du rivage
Et le contrebandier la poudre du coteau.
La sarcleuse de vigne a fermé son couteau.
La vendeuse de pain dégrafe son corsage.

Dans les basses maisons du quartier sans honneur
S'écarte nuit et jour la courtine de serge :
Je devine à quel taux la servante d'auberge
Se montre complaisante au triste voyageur.

Et vainement j'ai vu, le long de la coudrette,
Le long de la prairie et du breuil embaumants,
Le long des deux ruisseaux, passer beaucoup d'amants.
Nul d'eux ne méritait la neige de l'aigrette.

Aucun d'eux, ô Seigneur, ne portait l'anneau bleu,
Le magique saphir qui fiance aux chimères.
Pas un de ces mortels aux verves éphémères
N'avait à la poitrine une rose de feu.

Certes, de la forêt les ingénus oracles,
Le golfe auréolé de plumes d'alcyons,
Les rochers écumants de solaires rayons,
Le zénith étoilé nous gardent leurs miracles.

Sans doute, à nos regards, sources, landes en pleur,
Cadences des labours, vous demeurerez belles.
L'âme entière n'est pas, hélas, dans les prunelles :
Et comment vous aimer si je n'ai plus de cœur?

De trop promptes amours nous n'avons pas envie.
Mais Pâque est déjà loin : Pâque et la Trinité.
Combien de fois l'automne a vendangé l'été!
Sur la tour finirai-je, homme en rêve, ma vie?

Au front de Briséis niche un lézard troyen.
Sous l'algue Calypso s'abîme avec son île.
La reine de Saba se dissout dans l'argile.
Des flancs d'Hérodiade il ne subsiste rien.

La tendresse et l'effroi lui mouillant les paupières,
Bérénice a quitté le lit impérial.
Elle retrouverait le brasier nuptial
Si la ramenait l'onde au climat de mes pères.

De moi tout le printemps pourrait encor jaillir.
Avant que son destin de bergère s'achève,
Va-t-on de ses agneaux séparer Geneviève
Pour mon bonheur céleste et mon humain plaisir?

A-t-on fait cliqueter un glaive régicide
Qui ravisse Bertrade ou sauve Brunehaut?
A-t-on de Mélusine assailli le château?
A-t-il coulé du sang sur les jardins d'Armide?

Où? quand se sont donnés les combats? Quels combats?
Personne n'a souci de ces étranges guerres.
Et, j'ai beau regarder, mon cœur ne revient guères;
Et, j'ai beau l'appeler, mon cœur ne revient pas.

LE RETOUR.

Mon cœur est revenu. L'odeur
Des jardins printaniers, en fleur
 Dans les soirs d'améthyste,
Ne le peut réjouir. Mon cœur
 Est revenu si triste!

Il était jeune à son départ.
Qu'il semblait beau sous l'étendard,
 Criant le nom d'Hélène!
Il est revenu tout hagard
 Et seul comme la haine.

Haineux, lui, l'enthousiasmé
Qui brûlait du besoin d'aimer
Et du désir de plaire!
Quels anges noirs l'ont désarmé,
Et seul que va-t-il faire?

On m'a dit qu'après le printemps
Mûriront aux rameaux flottants
Les amandes sonores
Et qu'après les soirs haletants
Danseront les aurores.

J'ose espérer que voudra Dieu,
Afin d'atténuer un peu
De ce cœur la détresse,
Lui rappeler parfois le feu
Qui ravit ma jeunesse.

LES BATELEURS.

Ces grimaciers ont plus de force qu'on le croit.
S'ils sont maigres de cœur, le lard gonfle leur face.
S'ils manquent de génie et s'ils manquent de grâce,
Ils savent le secret de barbouiller la loi.

Qu'importe qu'ils aient pris l'âne pour palefroi
Et le cimier trop haut pour leur âme trop basse?
C'est la difformité triomphante qui passe.
Meurs devant les bouffons, fuis vite ou cache-toi.

Afin de débusquer de la forêt de hêtres
L'ombre d'Yseult et les suprêmes enchanteurs,
Ils viennent de voler le glaive des ancêtres.

Tu n'as plus d'arme! Où vaincrais-tu les bateleurs
Qui, sur leur friperie, osent nouer l'écharpe
Dont la reine ceignit sous d'amoureuses fleurs

Les princes du Graal et les sonneurs de harpe?

LE RÊVE.

Qui m'avait promis le tambour
Et le flambeau des hyménées?
Mes amours d'ombre illuminées
Et de chimère couronnées
Ne sont qu'un amour de l'amour.

Les femmes qu'en mes bras je presse
N'ont ni la tête ni le cœur
Qui puissent charmer ma langueur
Et ne me laissent qu'une odeur
De batelage et de tristesse.

Et, comme un fou, parmi la nuit
Et lorsque le soleil s'élève,
Et par les jardins et la grève,
Mon rêve cherche un autre rêve
Qui serait aussi fou que lui.

FLAMME TRISTE.

D'où nous as-tu tirés, Seigneur? Que sommes-nous?
Où vont les oiseaux bleus qu'il nous plairait de suivre?
Pourquoi, si l'homme meurt, le condamner à vivre?
Du tombeau, du berceau, lequel est le plus doux?

Serait-il que nos vœux s'achèvent en poussière,
Eux qui de limon seul n'ont pas été pétris?
L'ange qui, les yeux clos, guide nos pieds meurtris
Porte-t-il la clé d'ombre ou l'arme de lumière?

En de lointaines nuits, peut-être ai-je régné
Sur un pays bercé d'incessante musique
Et par un éternel clair d'étoiles baigné.

Mon esprit nageait-il au fil du rêve unique?
Il n'aurait su prévoir les temps et les milieux
Où je promènerais un feu mélancolique

Dans le cœur le plus tendre et le plus oublié.

SITE.

Ce site ancien m'était inconnu :
Un sable où meurt le sel d'une lame,
De longs bateaux sans voile ni rame!
Jamais ici je n'étais venu,
Venu jamais avec une femme.

Des nids de jones, un ciel de saphir,
Une adorable odeur de merise!
Et ce sous-bois caressé de brise :
Que j'y voudrais trouver souvenir
D'âpre délice ou de peine exquise!

Site réel où les bleus du jour
Jusqu'au milieu de la nuit s'allongent,
Où la fleur vole, où les oiseaux plongent!
S'il t'avait vue, ô ma jeune amour,
Je le dirais plus beau que mes songes.

LE PASSÉ.

A l'heure d'occident et d'arrière-saison
Où l'oiseau migrateur revient piller la mare,
Je vais sentir, je sens une angoisse bizarre
Précipiter mon souffle et voiler ma raison.

Très lointaine, secrète et merveilleuse aimée,
Enfant associée à mes premiers plaisirs
Et dont l'image, à la merci de mes désirs,
Dans leur embrasement s'est vite consumée :

Mortelle qui, tel soir, répondant à mes vœux
(C'est le soir que l'amour des hommes se proclame),
M'ouvris tes bras profonds, profonds jusqu'à ton âme,
Et me sacras sous l'effluve de tes cheveux :

Maîtresse inaugurale et sans doute ingénue,
De qui l'aveugle dieu trop tôt me délia,
Dernière sœur d'Héro, d'Yseult, d'Ophélie,
Que ta forme suave est-elle devenue?

Où rêves-tu? Pour qui soupirez-tu? Pourquoi
N'ai-je contre ton sein plus vu briller la harpe?
Tu n'aurais pas voulu que se rompît l'écharpe :
Si tombèrent les fleurs, n'en accuse que moi.

Les bonheurs quelquefois d'une parole meurent.
Qu'ai-je dit? Aussitôt nous nous serons fâchés,
Trop sensibles amants, inhabiles archers,
L'un dont saigne le cœur, l'autre dont les yeux pleurent.

Je crois que tu pouvais arrêter mon départ :
Je crois qu'il eût suffi de faire un petit geste.
N'avions-nous pas reçu le précepte céleste?
Nous avons renoncé l'azur de l'étendard.

Oh, l'aventure triste et la banale chose!
Que de tendres beautés et que de jeunes fous
Ont souffert, souffriront ou souffrent comme nous,
Si désespérément et pour la même cause!

Sur les mille chemins par mes songes suivis,
Je n'ai jamais revu ton adorable trace.
Et quand l'ai-je cherchée? Et quelle était ta race,
Et quel était ton nom? Et qui sait si tu vis!

A te ressusciter mes prières sont vaines.
Mais chaque fois qu'avec l'aveu du soir flatteur
J'invoque ton reflet, j'appelle ton odeur,
Une onde d'innocence illumine mes veines.

T'ai-je connue en un bosquet de myrte amer,
Par un temps ambigu de paresse et d'orage?
M'as-tu choisi, t'ai-je choisie en un village
Qu'endormait, qu'éveillait le tambour de la mer?

Quel âge avions-nous? Toi, l'âge de Marguerite?
Et moi n'avais-je pas l'âge de Siébel?
A tes pensers que promettait le vent du ciel?
Et qu'avait sous tes doigts prédit la marguerite?

Je ne me souviens pas de tes frêles atours :
D'un collier qu'avait dû te léguer une ancêtre,
Des rubans, de l'anneau que je t'offris peut-être!
Je ne me souviens plus, moi qui t'aime toujours,

Si sur ton col neigeux, sur tes épaules pâles,
Tes cheveux descendaient en un rythme châtain,
Ou s'ils étaient obscurs comme notre destin,
Ou s'ils étincelaient comme un feu de cymbales.

Je ne me souviens pas s'il était pluvieux,
Ton pays, si ta ville était calme et féconde.
J'ai quitté ma chimère, ayant changé de monde;
J'ai quitté ta magie, ayant changé de dieux.

Le climat le plus pur dont je garde mémoire
Avait une colline où nichaient des ramiers,
Avait une prairie enclose de pommiers,
Avait une fontaine où les bœufs allaient boire.

Est-ce là, quand la nuit lançait son javelot,
Là, sur une terrasse aux ombres violettes,
Que ton cœur contemplait la marche des planètes
Et que parlait ton âme à la fuite de l'eau?

Il existait aussi, parmi quelque mystère,
Une grotte où, gardiens d'un féerique trésor,
Se lovaient des serpents aux sclérotiques d'or
Et sur qui s'éployait un hibou solitaire.

Il existait, en haut d'un rocher, une tour
Qu'incendiaient soudain des signaux de marine
Et dans laquelle une princesse pérégrine
Était de volupté morte aux bras d'un pastour.

Serait-ce qu'une fois de dansant crépuscule,
Mes doigts s'étant posés par hasard sur les tiens,
Tu frémis, tu rougis, tu blêmis, je dis : Viens!
Et par hasard tu vins, d'un pas de somnambule?

Et serions-nous partis à cet instant fatal,
Vers un levant trop beau, du côté des surprises,
Avec d'immenses vœux d'extases imprécises,
Énergés par la flamme et le poison du bal?

Un de ces hymnes lents qui font pâmer les filles
S'exhalait-il d'un bois cerné par des étangs?
Étions-nous en automne, étions-nous au printemps,
Ou si les campagnards aiguisaient leurs faucilles?

Sans doute, dans tes bras je me suis abattu,
Étourdi des parfums nés de ta chevelure.
Te le rappelles-tu, l'accent de mon parjure?
Le goût de mes baisers, te le rappelles-tu?

Moins à l'oubli la femme incline d'habitude.
L'amour est sous l'éclair son unique vaisseau.
Moins distraite que nous, moins diverse, il lui faut
Plus de passé pour éblouir sa solitude.

Tes émois, tes désirs n'auront pas déserté
Le brusque jeune homme, l'amant frappé de fièvres.
Son nom sera resté dans les rets de tes lèvres;
Au fond de ton regard le sien sera resté.

Ta pensée et ta chair ont demeuré sanglantes :
Les maux que je t'ai faits, rien ne les a guéris.
Et tu m'as pardonné de n'avoir pas compris
Ton pudique tumulte et tes chaleurs tremblantes.

Heureuse, redonnée à qui te désola,
Tu vas me ramener à la suprême étreinte.
L'anneau brisé, le fruit meurtri, la lampe éteinte,
Tu vas me rappeler tout cela. Tout cela?

Un soir que nous avons, sans consulter la Parque,
Pris la mer furieuse et qu'aveuglés de sel,
Aveuglés de jeunesse, aveuglés d'éternel,
Nous nous sommes mêlés dans les sauts de la barque?

Un jour que, dédaigneux d'un casanier conseil,
Au fil des champs de blés, de maïs et de seigles,
En poursuivant un vol de colombes et d'aigles,
Nous nous sommes perdus au milieu du soleil?

Parle-moi. Je t'attends : j'écoute, ô ma maîtresse,
Initiale amante aux yeux bleus! aux yeux noirs!
J'écoute : et le silence alarme les miroirs.
Au mur sombre et glacé vacille ma caresse.

Tu te tais. Revenue un instant à mon seuil,
Tu laisses s'effeuiller la rose et les verveines,
Tu laisses s'épuiser la coupe et les fontaines
Et s'écraser sous un mensonge mon orgueil.

Veuf, délire mon cœur aux angles d'une chambre.
Ton regard ne luit pas comme je l'avais cru.
Ton sourire s'efface à peine reparu
Et repart ton odeur d'adolescence et d'ambre.

Tu te tais. Oui, je sais! tu n'es plus là. Jamais
Tu ne seras plus là, toi que je rendais ivre,
Toi qui m'as enseigné le délice de vivre,
Corps charmé qui m'aimas, corps charmant que j'aimais.

Par l'ombre où ton espoir comme le mien s'achèvent,
En vain à ce moment tu me cherches aussi.
Tout est fini pour nous qui ne pouvons ici
(Qui ne pourrions ailleurs) ressouder nos deux rêves.

Pour la dernière fois peut-être, ton soupir
Dans le site naïf évoque mon fantôme :
« Était-il Siébel ou Tristan, le jeune homme
Dont ma seule douleur garde le souvenir? »

LE PARFUM.

Que, nue et chaste, entre les houx
Elle se montre ou sous les saules,
Reconnâtrai-je ses épaules,
Reconnâtrai-je ses genoux?

Reconnâtrai-je son visage?
Il me souvient subitement
Qu'un flot d'or enthousiasmant
Environnait sa tête sage.

Je ne puis pas dire si ses
Yeux furent grands comme le monde.
Je puis dire qu'elle était blonde
(C'est presque tout ce que je sais)

Et qu'une odeur dansante et pure
Et lumineuse, semblait-il,
L'odeur d'une rose d'avril
S'exhalait de sa chevelure.

Cher parfum qui m'aviez charmé,
Comment se peut-il que vos charmes
Ne rappellent pas à mes larmes
Le nom de l'enfant que j'aimai?

PRINTEMPS.

Lorsque de l'hirondelle, auprès de ma fenêtre,
Le nid s'est repeuplé dans l'odeur des lilas,
Crois-tu que pour mon cœur le bonheur va renaître ?

Du côté que l'hiver suspendit ses combats,
Le sang avec les pleurs à flots s'écoule encore.
Des vivants sont partis qui ne reviennent pas.

Penses-tu que l'archer de la vernale aurore,
Qui se plut à rouvrir les portes de l'azur,
Puisse ordonner à nos tombeaux de se déclore ?

Je vois que, de retour au chaperon du mur,
Le lézard annuel en bâillant s'enseuille,
Et qu'à l'ancien fraisier un jeune fruit est mûr.

Tu me dis d'écouter la clarine (elle veille
Sur un clan de chevreaux, déjà cornus et forts,
Qui broutent dans le thym qu'a maraudé l'abeille).

Dis-moi que le printemps ressuscite les morts.

FANTÔMES.

Par des temps où s'amuse une immense laideur,
Où se couche le sage, où la folle se lève,
Que disais-tu qu'il n'est plus de sang ni de sève?
Pour sauver le royaume, il suffit d'un vainqueur.

Pour embaumer la route, il suffit d'une fleur!
Un matin que dansaient les rocs nus et la grève,
Quelques hommes, portant la croix, portant le glaive,
T'ont suivi, toi qui tiens la rose de ferveur.

Ces hommes étaient prêts à l'utile martyr,
Et le long des torrents et le long de la mer,
Jusqu'aux rives du ciel tu pouvais les conduire.

Mais tu les as menés au verger doux-amer
Où, devant le regard cligné du mauvais ange,
Des spectres féminins se sont vêtus de chair

Et vont de votre orgueil commencer la vendange.

L'ANNEAU.

J'allais rêver
Au bord de l'eau
Quand j'ai trouvé
Sur le pavé
Ce bel anneau.

Il est ancien,
En métal vert
Comme la mer.
Est-il païen?
Il sonne clair.

Est-il chrétien?
Il m'a semblé,
O mon destin,
Qu'il te convient.
Aussi je l'ai

Mis à mon doigt.
Anneau d'honneur
Et de douleur,
Anneau d'un roi :
Le roi de cœur.

LA HARPE.

Mon cœur secrètement nourrit, qui le dévore,
La flamme d'un amour peut-être sans objet.
Yseult aux blonds cheveux existe-t-elle encore
A qui ma jeunesse songeait?

D'odorantes langueurs de la colline tombent.
Les bœufs dans l'herbe morte allongent leurs naseaux.
Le soleil de midi fait gémir les colombes
Sur les pins qui bordent les eaux.

Tandis qu'à la façon d'un navire un nuage
Unique se balance au bleu du firmament,
Le bleu des flots amers vers l'étranger rivage
 Semble s'en aller lentement.

Malgré son vieil attrait et qui reste le même,
La terre dont j'étais épris ne me plaît pas
A présent que ses feux, de la femme que j'aime,
 Ont cessé de porter les pas.

Quand le jour à l'ouest quittera son écharpe,
Je voudrais être mis, comme Tristan blessé,
Au gré de Dieu, sur une barque, avec ma harpe,
 Et seul parmi la mer laissé.

CRÉPUSCULE.

Celle qu'autrefois j'aimai,
Trop tard je me la rappelle.
C'était la fleur la plus belle
D'un jardin qui se fermait.

Un automne de Provence,
Comme il en était jadis,
Fait d'azur et de rubis,
D'ardeur et de nonchalance :

Un de ces automnes purs
Et cependant équivoques
Où tendrement vous suffoquent
Les effluves des fruits mûrs.

Dans les courbes du rivage,
Aux coudes des chemins creux,
Les lèvres des amoureux
Taisaient un désir sauvage.

De la cime d'une tour,
A l'occident des collines,
Obliquaient les javelines
Que lançait encor le jour.

Déjà revenaient les voiles
Au pas assombri de l'eau;
Et bientôt, sur le bouleau,
Émergeraient des étoiles.

Il me semble (il me sembla)
Qu'à cette heure taciturne,
Avec un oiseau nocturne,
Une alouette vola.

Ce fut, crépuscule double,
Le couchant et le levant :
L'aube d'un amour d'enfant
Dans un soir d'automne trouble.

DÉTOUR.

Laissez-le partir pour les bords d'Hellade
Vers qui soupiraient son rêve et ses vers.
Au seuil des vallons sur le golfe ouverts,
L'attend la dryade avec l'oréade.

Pendant qu'ondulait la flamme au grand mât,
Il a débarqué dans les asphodèles.
Il entend le lit des ruisseaux fidèles
Parler des jardins qu'Hélène embauma.

D'une chair de reine il veut la caresse :
Ne refusez pas d'exaucer son vœu.
Il vous reviendra cette nuit, mon Dieu
Au trot écumant de la centauresse.

Repu de phantasme et de volupté,
Il sera l'élu de la onzième heure.
Le chemin qui mène à votre demeure
Peut être au pays de l'Aphrodité.

HIVER.

Au pays où vole et plonge
L'oiseau qui persuade
(L'air sentait le réséda,
L'œillet, le myrte) Léda,
Je ne suis allé qu'en songe.

Avignon pompeux et nu,
Arles si mélancolique,
Aix qui dort dans la musique
Des fontaines, puis la crique
De Saint-Cyr m'ont retenu.

Voici venir la macreuse :
L'amandier s'est effeuillé;
Et sous le soleil voilé,
Mon cœur demeure gonflé
De nostalgie amoureuse.

PEUT-ÊTRE.

J'ai découvert, au bord d'un bois où les haleines
Du vent ont la froideur, la douceur de la mort,
Un site que l'humeur des goémons endort
Et qu'avait assoupi la poussière des faïnes.

Entre deux longs écueils qui, comme des carènes,
S'enflent dans une écume argentine, le port
S'arrondit où le flot du levant mène encor
Le rire des tritons et le chant des sirènes.

C'est ici qu'autrefois des Achéens joyeux
Ont suspendu le vol de la voilure oblique :
Les filles du parage ont d'helléniques yeux.

Et si, par la clarté du croissant pathétique,
Je disais cette nuit l'amour de l'égipan,
Peut-être sous un ciel devenu catholique

Ferais-je s'éveiller la Nympe au bois dormant.

LE NOM.

Au jardin, qui passe si tard
Dans les fleurs de la marjolaine?
Vous me dites que c'est Hélène :
Est-ce l'Hélène de Ronsard?

N'est-ce pas plutôt la princesse
Que, gerbe de rêve et d'ardeur,
Emporta le joli pasteur,
Du côté que le jour se dresse?

Une enfant marche à petits pas,
Une enfant qui se voit à peine.
Vous me dites que c'est Hélène :
Et le nom ne m'étonne pas.

Jamais n'avaient pensé mes fièvres
Que l'heure des dieux avait fui :
Et ce nom, presque chaque nuit,
L'appelaient mes bras et mes lèvres.

HÉLÈNE.

Spectres, faux semblants, symboles captieux,
Qu'étonnants sont vos nombres!
Quand on croit vivants tant de rois et de dieux
Dont l'ombre a pris les ombres,

Comment se peut-il que l'on ait jamais cru
Les personnes mal sûres
Qui dirent qu'aux bains de Polyxa mourut
La sœur Des dioscures?

Honnis soient les gens qui pensèrent que par
 Une reine sauvage
Fut pendue Hélène au faite d'un rempart
 Sur l'égéen rivage!

Lorsque tout vieillit, se flétrit, tombe, meurt,
 Se dissout, s'évapore,
La fille du Cygne a l'équitable honneur
 De respirer encore.

En un monde avare, elle, immuablement
 Prodigue et radieuse,
S'éjouit d'offrir à mon enchantement
 Sa bouche curieuse.

Sous le peigne bleu, ses cheveux ont l'éclat
 Qu'ils avaient le soir pâle
Que Pirithoos en chantant la vola
 Brûlante et virgine.

Autour de son col s'enroule l'or léger
 Des adultères chaînes
Qu'au jardin de Sparte y passa le berger
 Venu des mers troyennes.

De son buste insigne, en lys épanoui,
Glisse au bas de la robe
L'écharpe de feu que d'un geste ébloui
Dénoua Déiphobe.

Et de tout le corps d'Hélène une senteur
S'exhale qui m'enivre
Et donne à mes sens, à mon âme, à mon cœur
L'héroïsme de vivre.

RÉVEIL.

Quand proche était mon cœur, j'avais l'esprit lointain.
Mes pas glissaient le long de l'herbe encor mouillée
Par le dernier aigail du magique matin.

La Nympe au bois dormant s'est soudain éveillée
Sur le bord du ruisseau dont les fuyants soupirs
Reflétaient des bouleaux la fourche et la feuillée.

Les souvenirs qu'on croyait morts, les souvenirs
De jeux et de ferveurs, d'amour et de bataille,
Se mariaient dans l'air à de jeunes désirs.

Trois paons auréolaient une meule de paille;
Et, laissant de sa laine aux épines des houx,
Courait un bélier gris dont battait la sonnaille.

La Nymphé au bois dormant, c'était peut-être vous.

CONSEIL.

Tu n'es pas l'enchanteur qui jadis transformait
En vaches, en brebis, les panthères, les onces,
Et qui, d'un marécage où les nègres s'enfoncent,
 Avait fait un neigeux sommet.
Mais, puisque la nature à tes doigts le permet,
 Greffe des roses sur les ronces.

LE VILLAGE.

Passé le viaduc, passé le boqueteau,
Presque au bord de l'étang, presque au pied du coteau,
Il s'éveille en aval de mon petit château.

Dans des plaintes de fer, des bêlements d'agnelles
Et des gémissements de neuves tourterelles,
L'aube et le maréchal forgent des étincelles.

La traîne du brouillard s'écarte. Peu à peu
S'éclairent le portail de la maison de Dieu,
Un balcon débordant de glycine, un toit bleu.

Une fenêtre s'ouvre à la façon d'un livre.
L'auberge et le moulin recommencent de vivre.
Un vieillard matineux d'air virginal s'enivre.

Et, le cotillon court sur la jambe qui luit,
Une enfant, dont le sein fut par l'avril séduit
Et toute pâle encor des songes de la nuit,

Apporte au puits banal une cruche de cuivre.

EN SONGE.

En songe j'ai vu, par l'humide fougère,
Le long du bois taillis,
Dans le soleil luire une jeune bergère
Sans chien et sans brebis.

Portant comme il sied la cape en laine sombre
Avec le chapeau clair,
Elle allait, d'un pas dont j'admire le nombre,
Du côté de la mer.

Elle m'a frôlé de sa jeunesse chaude :
 J'ai senti la douceur
Et la pureté de ses yeux d'émeraude
 Se poser sur mon cœur.

D'une flûte, au bord attachant de ses lèvres,
 A chanté le métal;
Et je n'entends plus passer dans les genévres
 Les voix qui me font mal.

COMPRENEZ-MOI.

Presque à l'instant que vous descendiez la colline,
La bergère m'a dit qu'un agneau s'est noyé
Qui voulait, trop joueur, traverser la ravine;

Mais un oiseau féérique et d'un nom oublié,
L'oiseau dont la chanson ressemble à du silence,
A commencé son nid dans un azerolier.

Le zéphyre du soir aux treilles se balance.
Jamais je ne me suis senti si vacillant
Entre le beau regret et la tendre espérance.

Comprenez-moi. Sur l'arc de l'aqueduc croulant,
Sur le village bleu, sur les toits de verdure,
Le clocher paternel verse un angélus blanc;

Et là-bas, dans la rade où saignent les brûlures
D'un soleil invincible et qui pourtant se meurt,
La mer, sous la forêt des mâts et des voilures,

Allonge une entraînante et menteuse douleur.

INDÉCISION.

Entre le soir et l'aurore,
Tel rêve vient nous charmer
Qu'un autre rêve dévore :
Et tout près d'aimer encore,
Tu t'effarouches d'aimer.

Il sonne une heure incertaine
Au clocher de tes chansons ;
Mais du jour est sur la plaine.
Regarde dans la fontaine
S'entre-croiser les poissons.

Ne tente ni d'être sage
Ni de croire à ton orgueil.
Viens voir parmi le feuillage
Onduleux à ton image
Voltiger un écureuil.

De l'heure brune à la blanche,
Tu changeas trois fois de vœux.
Iris, jonquille ou pervenche?
Si tu sais vers qui je penche,
Tu ne sais ce que tu veux.

LE MIROIR.

D'où venait-elle avec son miroir,
Le jeune flot de sa chevelure
Dansant au trot de l'étalon noir?

Elle semblait chercher l'aventure.
Elle a sauté dans l'herbe en riant :
Et j'entendis frémir la ramure.

Parmi ses yeux d'un vert orient
Se reflétaient des yeux que j'ignore.
Leur long regard était trop brillant.

Mais d'un élan que le printemps dore,
Elle a levé le miroir vers moi :
Et j'ai pu voir combien je l'adore.

J'ai pris sa main avec un effroi
A qui soudain l'espoir se mélange.
Elle a changé ma bague de doigt.

Et d'une voix où la bête et l'ange
S'accorderaient pour notre salut,
Elle m'a dit une histoire étrange!

Elle m'a dit ce qu'elle a voulu.

LE VARLET.

Volontiers, ce matin, je croirais plus en vous
Que je ne crois en moi-même,
Et le varlet de cœur, le varlet rouge et doux,
Je le prendrais pour emblème.

Volontiers je verrais votre fragile main
Faire un geste qui décide,
Et je suivrais la courbe et l'ombre d'un chemin
Où votre regard me guide.

Sans doute à quelque source où vient boire un ramier
S'achèverait cette route;
Et dans l'eau, qui déjà réfléchit un rosier,
Vous vous mireriez sans doute.

Puis, pour accompagner les paroles du vent
Et celles de la fontaine,
Vous me diriez tout bas le rondeau qu'en rêvant
Chantait au varlet la reine.

IMPRUDENCES.

Comme sur le front de la dormeuse insigne,
Brûle en vos cheveux quelque soleil obscur;
Et dans votre sein coule un secret d'azur
Comme dans le sein de la fille du Cygne.

Dès qu'on apporta, garrottés tous les deux
Et poussant des cris de peur et de colère,
L'affreux sanglier et le loup sanguinaire,
J'ai dit de couper les liens de ces gueux.

Lorsque, récoltant la figue de Bohême,
Le piment joyeux, l'amande et le raisin,
Vous avez trouvé du feuillage malsain,
Pourquoi l'avoir mis autour des fruits que j'aime?

Vous avez rougi quand vous deviez pâlir :
Mensonge, caprice et beaucoup d'innocence.
Vous verrez qu'un jour nous aurons l'imprudence
De nous amuser avec notre désir.

LA CORBEILLE.

Le crêpe que ta main vaniteuse et naïve
Avait noué sur le rucher,
Allons ensemble l'arracher.
Ton éperdu désir de paraître fautive
Prouve que tu n'as pas péché.

Mais l'heure vient (elle t'approche, elle te touche)
D'être coupable, ô mon amour!
L'ombre se marie au labour :
Sois modeste devant le soleil qui se couche :
Incline-toi comme le jour.

Et demain nous pourrons apporter à l'abeille
L'offrande que tu ne sais pas.
Renverse-toi parmi mes bras,
Corbeille de jasmins et de roses, corbeille
D'amaryllis et de lilas!

LE MYSTÈRE.

Comment se peut-il que sans se connaître
On se livre, ainsi que nous l'avons fait,
De toute sa force et dans tout son être?

Quelle bête folle en nous triomphait?
Quel ordonnateur de sages supplices
Nous incendiait et nous étouffait?

Je songe aux secrets graves que tu glisses
Au sang d'un mortel que tu ne sais pas.
Et pourquoi vins-tu m'offrir tes délices?

Qui dans ma maison suspendit tes pas?
Lorsque je t'aurai prise jusqu'à l'âme,
Sans mieux me savoir tu te reprendras.

Je ne suis qu'un homme, et toi qu'une femme.

OMBRE.

Vous aimais-je? Mon cœur n'avait pas entendu
 Vos pas approcher sur le sable;
Et de ciel fasciné, je restais étendu
 Dans la lumière inépuisable.

Les airs pâles tournaient sur un axe en cristal :
 La terre et l'eau paraissaient blanches.
Nous étions aux grands jours où l'été provençal
 Achève d'effeuiller les branches.

Personne plus que moi n'avait chéri jamais
La clarté, même furieuse.
Déjà, pourtant (vous aimais-je?), je vous aimais :
Je vous aimais, ô ténébreuse!

Et sur mon front, mes yeux et ma bouche éblouis,
Vos cheveux en guirlande sombre
S'étant soudain et tous ensemble épanouis,
J'ai compris la splendeur de l'ombre.

JALOUSIE.

Cette eau, qui sinue avec un bel ennui,
Eût rafraîchi mieux tes nerfs, ton sang, tes moelles,
Lorsque reviendra la pudeur de la nuit.

Pourquoi n'as-tu pas attendu que s'étoilent
Les cieux les plus bleus du monde et les plus doux,
Avant de quitter l'un après l'un tes voiles?

Des feux du soleil tu me connais jaloux
Et de tous les yeux indiscrets qu'il éclaire
A côté de nous et même loin de nous.

L'épervier te voit en regagnant son aire
Et les pigeonneaux en sortant de la tour,
Et le hanneton, la guêpe, l'éphémère.

Et je souffre aussi de ce qu'ivres de jour
Les saules tremblants, les acanthes hagardes,
Le myrte qu'Hellas dédiait à l'amour,

Le fourbe silence et le bruit te regardent.

LA GROTTTE.

Un été frénétique, une amour véhémte
M'accablent de leur feu pareil.
Je mérite un moment de grâce reposante,
A l'abri du double soleil.

Jusqu'au déclin du jour, je quitterai la bouche
Fine et profonde, les longs yeux,
Les bras initiés et, splendeur de la couche,
La poitrine et les flancs joyeux.

Près du verger sauvage où les nomades mordent
Aux fruits marqués par les oiseaux,
Je prendrai le chemin que les tamaris bordent
Et qui finit sous les roseaux.

Dans le golfe, où déjà s'arrêtent les sillages
Saturés de brome et de sel,
Viennent sur des reflets de mâts et de cordages
S'éteindre des reflets de ciel.

Au pied de la falaise, une grotte est ouverte.
Elle a su mes rêves d'enfant :
Et j'y respirerai la fraîcheur blanche et verte
Que du large apporte le vent.

LES CYGNES.

Parmi l'azur du bassin, l'azur
Du double cygne endormi se baigne
Près des reflets d'un arbre et d'un mur.

Les feux du soir tournent sur ton peigne
Tandis, jolie et fiévreuse enfant,
Que sous ma main ton petit cœur saigne.

Le pastoureau suivi par un faon,
La bergerette avec une chèvre
Ont traversé l'herbage bouffant.

Dans la garigue où gîte le lièvre,
Où le garenne a brouté le thym,
La brise a pris l'odeur du genièvre.

Sur le silence un bruit argentin
S'élance, tombe et se décolore,
Un bruit d'azur s'allume et s'éteint.

La brise eut-elle un éclair sonore?
Les cygnes bleus auraient-ils crié?
Ton cœur longtemps va saigner encore

Si c'est l'amour qui le fait saigner.

LE ROSSIGNOL.

Dès que (pour un instant, un seul instant peut-être)
Vous avez de mon rêve interrompu le mal,
Auriez-vous bu le vin fatal?
C'est à peine si j'ose en vous te reconnaître,
Enfant que j'avais vue au bosquet matinal.

On ne distingue pas les lys des tubéreuses
Parmi l'obscurité qui bouge autour de nous.
Mais je vois trembler vos genoux
Et que (vous soupirez) des cernes bleus se creusent
Sous les longs cils de vos yeux noirs devenus fous.

Que dans le vent du sud vos craintes s'évaporent :
Et, puisqu'en ce moment tels sont vos vrais désirs,
Préparez-moi des souvenirs!
Pour éblouir la nuit d'étincelles sonores,
Le rossignol attend la fin de vos soupirs.

NAIVETÉ.

Perverse, sois naïve! Pour
Que longtemps encore m'enchanter
Le tourbillon de ton amour,

Epie une étoile filante
Et jette au milieu de son vol
Le vœu qu'avec le fleuve chante

Toute l'année un rossignol.

CHATIMENT.

Pour les belles-de-nuit prêtes à se rouvrir
Les doigts aériens versent de la rosée.
Sous les pins, les agneaux sont à la reposée :
Et je sens tout à coup mon cœur triste à mourir.

Le visage du ciel en souriant se mire
Sur la rivière où rêve un cygne adonisé.
D'un parfum de bonheur mon seuil est courtoisé :
Et mon esprit surpris par le chagrin chavire.

Pourquoi cette douleur en cet exquis moment?
Etoiles, savez-vous d'où naquit ma blessure?
Ne suis-je pas frappé d'un tardif châtement?

On peut sans le vouloir quitter la marche pure.
L'autre mois, l'an dernier (il ne m'en souvient plus),
Un certain jour que je suivais la route obscure,

Mon âme aura roulé jusqu'au bas du talus.

LE COTILLON VERT.

Très vite en moi, trop vite la fête,
L'ennui, le deuil s'étaient succédé.
Homme hésitant, homme décidé
Et de hasard comme un coup de dé,
Je m'assoupis sur l'escarpolette.

Il court, il vole à travers le buis,
Par les œillets, le long de l'airielle,
Une senteur de sève nouvelle
Qui dans mon sang tout à coup rappelle
Le jeune dieu des anciennes nuits.

D'amour j'entends parler à mon rêve
La brune vierge en cotillon vert.
Des cris d'aiglons égratignent l'air;
A l'horizon palpite la mer;
Et dans mon cœur la lune se lève.

Mais le dieu part comme il arriva.
Un autre songe écarte ce songe.
Seule l'odeur d'œillets se prolonge.
La vierge brune a dit un mensonge;
Et de mon cœur la lune s'en va.

LES RAMIERS.

Ces oiseaux blancs qu'un chasseur vient de m'apporter,
J'aimerais humblement vous en faire l'hommage,
Saine Simplicité, sainte Simplicité.

Des reines de l'esprit vous êtes la plus sage.
N'êtes-vous pas aussi la plus belle? Pourquoi
Ne m'avez-vous jamais montré votre visage?

Sans doute n'ai-je pas observé votre loi :
Je me suis pris dans les réseaux de l'artifice.
Pardonnez-moi, déesse : ayez pitié de moi.

Si c'est trop que mon âme entre à votre service,
Laissez-la cependant quelquefois vous bénir,
Daignez être parfois à ses efforts propice.

J'espère qu'aujourd'hui vous voudrez accueillir
(Avec, visible ou non, le geste qui protège),
Claire Simplicité, mon moins trouble désir,

Une coupe d'eau pure et ces ramiers de neige.

LE PETIT NAVIRE.

Sur l'eau qui mire
Le rocher brun,
Il était un
Petit navire.

Et ce petit,
Sous les étoiles,
A toutes voiles
Il est parti.

Vers quelle terre
A-t-il volé?
Vers vous, Thulé?
Vers toi, Cythère?

Les gens du bord
Sont-ils en fête,
Ou si les fouette
L'aile du nord?

Et si les flatte
La calme nuit,
Ou si les suit
Quelque pirate?

Comme une fleur,
Le mât de hune
Au clair de lune
Porte mon cœur.

Des mers s'allongent
Dans mes yeux clos.
Les matelots,
Ce sont mes songes.

ESCALE.

D'azur se sont lassés les vols des hirondelles.
Les cerfs désaltérés ont quitté le miroir
Des sources qui doubla leurs lascives prunelles.

Sous les voûtes de feu qui s'étoilaient de noir,
Inconstant pour toujours aux belles infidèles,
Je voulais être seul : je croyais le vouloir.

Mais n'aurai-je plus soif? n'aurai-je plus des ailes?

LANGUEUR.

Surchargé de petites chaînes,
Meurtri par de fragiles peines,
Tu t'es étendu sur le sol
Entre des lys et des verveines;
Et ton geste élégant et mol
Me rappelle le jour d'Athènes
Où tu vis, près de deux fontaines,
Un cygne sous un parasol.

CONSCIENCE.

N'avoir su qu'une fleur entre tous les jardins :
Sur une seule chair avoir conduit ses mains,
Avoir posé sa bouche, avoir cloué son âme.
O bonheur sans secret, sans magie et sans drame,
 Bonheur de n'aimer qu'une femme,
Combien je vous honore et comme je le plains
 Le mortel à qui les destins
 Ont dans le sang mis trop de flamme!

CAPRICE.

Entre les bois d'ormeaux et de lauriers,
Derrière un flot d'écarlate farouche,
L'astre du jour agonisant se couche.
Nous sommes seuls. Salin comme ta bouche,
Sourit le golfe à nos pas mariés.

La barque mouille, apportant d'Italie
Le luth fané, les rubanés tambours,
Le collier d'ambre et le loup de velours.
On peut jouer au théâtre d'amours
L'acte de joie et de mélancolie.

Sur le coteau va reflleurir le pur
Aldébaran que je te sais propice.
A l'orient déjà la lune glisse
Qui versera parmi notre caprice
De l'ombre blanche et du parfum d'azur.

HYMÉNÉE.

Les pêcheurs ont fini de ramener leurs voiles.
L'amphore de la nuit s'épanche sur les îles.
Les calanques, les caps et le détroit se voilent.

Mais les piliers du ciel et son dôme rutilent :
Et, dans un tournoïment grandiose de squales,
De conques, de coraux, de poulpes, de reptiles,

Un prince de la mer épouse mille étoiles.

LA MARGUERITE.

Tandis que fuit le ruisseau lucide,
Allons ensemble au penchant des prés,
Autour du saule, autour du cyprès,
Choisir la fleur qui, pourtant candide,
Sait de l'amour les changeants secrets.

Elle dira les vérités mêmes :
« Je t'aime un peu, je t'aime beaucoup;
Je t'aime un peu, beaucoup, comme un fou;
Belle, je t'aime autant que tu m'aimes :
A la folie, et puis plus du tout. »

Ne pleure pas, ma douce petite.
« A la folie », était-ce un plaisir?
D'ailleurs, l'été donne du loisir.
Les prés n'ont pas qu'une marguerite.
Le désir part : il va revenir.

LA GERBE.

Les souffles de la mer se haussent aux fenêtres
Des tours qu'un vol d'aiglons émeut.
Ce pays vous plaira que foulèrent les reîtres :
Pays de bruit, pays de feu.

Plus que l'heure qui part, l'heure neuve témoigne
Que me poursuivent vos attraits :
Plus de vos yeux, plus de vos lèvres je m'éloigne,
Et plus de mon rêve ils sont près.

Le matin que se sont quittés nos bras flexibles,
Vous avez, d'un geste innocent,
Quels germes de poisons attachants et terribles
Semés aux sources de mon sang?

Dès lors, au fond de moi votre vœu vous invite :
Un vœu qui ne sait pas finir.
Au fond de moi levait, croissait, mûrit, s'agite
Votre désir de mon désir.

C'est le temps où du sud accourt la moissonneuse
(« A la folie », a dit la fleur).
La gerbe comme vous naïve et vénéneuse,
Venez la cueillir dans mon cœur.

LA GUÊPE.

Sans doute versiez-vous encore quelques larmes;
Et les émois de votre sein à demi nu
Ont sans doute ajouté des charmes à vos charmes.

Et peut-être poussé par un vice ingénu,
Porté, me semble-t-il, par des ailes de crêpe,
Ce que nous appelions l'amour est revenu.

Des bocages mouillés monte une odeur de cèpe.
Le phosphore du golfe allume vos cheveux.
C'est l'heure des fruits mûrs : c'est l'heure de la guêpe.

Prenez ma main : et dites-moi ce que je veux.

L'IGNORANCE.

Les célestes regards des mille nuits du monde,
Les regards d'émeraude ou de saphir ou d'or,
Sur le miroir des mers se reflètent encor,
Sans qu'un seul d'eux pénètre au cœur de l'eau profonde.

En nul séjour, pas même au jardin où déjà
Se penche le visage enivré de l'automne,
Aucun de mes appels n'a réveillé personne
Qui sût ma nostalgie et qui la partageât.

Les abysses pourtant ont de la transparence,
Et facile à toucher semble un cœur féminin.
Mais est-il rien de sûr sinon mon ignorance?

Puisse me la garder un propice destin!
Le long des flots luisants, parmi la nuit stellaire,
Un homme comme moi doit chercher le divin

Qui ne reste divin que tant qu'il est mystère.

SUR L'EAU.

A mon pauvre être ivre de mystère
C'est vainement que vous demandez
Quand notre esquif touchera la terre.

A la clarté somptueuse des
Soleils couchants, je vois la guitare
Près de la poupe et le jeu de dés;

Je vois une ancre avec une amarre;
Je vois vos yeux et votre manteau :
Et chaque objet m'enchanté et m'effare.

Vous demandez où va le bateau
Et si l'amour doit être cruelle
Comme le feu, comme le couteau.

Bientôt la barque abordera-t-elle?
Je ne sais pas d'où souffle le vent.
Saurais-je mieux pourquoi, jeune belle,

Je vous ai fait pleurer si souvent?

POUR L'AZUR.

Mon inconstance même a besoin d'absolus.
C'est sans peur que si haut ma faiblesse regarde;
Et je ne pense pas que ce soit par mégarde
Que je prends des chemins où l'on ne passe plus.

Il arrive parfois qu'à mes pieds s'ouvre un gouffre.
Alors, pour vous rejoindre, il faut un long détour.
De cela se fatigue et se froisse l'amour.
Si je vous fais souffrir (pardonnez-moi), je souffre.

A l'envers de mon front, dans le fond de mes yeux,
Sourit, soupire et meurt un peuple de fantômes.
Je n'ai pas le désir de fréquenter les hommes.
Je rêve du plaisir de fréquenter les dieux.

Ceux-ci n'offrent-ils pas à mes sens éphémères
La merveille éternelle et diverse des ciels :
Les flots du jour et, dans la nuit, les archipels
Des étoiles, et les éclairs et les tonnerres?

On eut peut-être tort quand on m'a reproché
De ne me savoir pas courber comme une bête.
O ma petite enfant, si j'ai haussé la tête,
C'est que j'ai de l'azur voulu me rapprocher.

CŒUR D'OCTOBRE.

Le papillon et la libellule
Ont retrouvé par le crépuscule
La rose blanche et la rose sang.
Le vent du sud revient en dansant.
En souriant l'automne recule.

Voici s'ouvrir le soir embaumé
Comme un matin du milieu de mai.
Un rossignol, renaissant dans l'ombre,
Redit le chant magnifique et sombre
A notre cœur de nouveau charmé.

O notre cœur! faible cœur de femme,
Frêle cœur d'homme, ô muscle où se trame
Le tissu triste et beau de l'amour!
Organe creux, si léger, si lourd,
Gonflé de brume et scellé de flamme!

SOIR.

Maintenant je me dis que beaucoup trop d'ivresse,
Trop d'atours et trop de détours,
Trop d'allégresse et de tristesse et de paresse
Auront compliqué nos amours.

En vain demandez-vous de l'huile pour les lampes
Dont vous ne cherchez plus l'ardeur.
Le sang bleu que je vois vaciller à vos tempes
N'a plus soif du sang de mon cœur.

Et vainement aussi, ma petite, voudrais-je
Que dans le pré qui se flétrit
Revint des demi-dieux complices le cortège
Avec l'eau du fleuve tari.

Vos baisers ont déjà la fadeur de la cendre.
Nous nous regardons sans nous voir :
Et je cueille aux derniers replis d'un rêve tendre
Un renouveau qui n'a qu'un soir.

ÉPHÉMÈRES.

D'une libellule
Le destin est court.
La belle-de-jour
Passe au crépuscule.

Au bois rajeuni
Dormait la chevrette.
Est-ce un gypaète
Qui tua son nid?

Montait de l'ancrage
Un chant du matin :
Un chant qui s'éteint
Au soir du pacage.

As-tu vu couler
L'eau de la fontaine
Entre la varenne
Et le châtelet?

Riait une blonde
Au moment du flux.
Elle ne rit plus
Depuis qu'a fui l'onde.

Dans l'air du levant
Dansait une rouge.
Rien d'elle ne bouge :
A changé le vent.

Brûlait une brune
Parmi l'aube en fleur,
Et la flamme meurt
Au clair de la lune.

Le temps qu'à s'ouvrir
Met une tulipe :
Vite se dissipe
L'heure du plaisir.

A L'INCONNU.

Je te dédie un petit temple de feuillage :
Un ciste couronné par les fleurs d'un sureau,
Au seuil de la prairie où la chèvre sauvage
Mène son chevreau.

Accepte des gâteaux que pénètrent encore
Les essences du feu qui parfuma le four
Et nés d'un blé broyé dans un cuivre sonore
Au lever du jour.

Je te donne une coupe en terre de Corinthe
Autour de quoi j'ai peint des symboles de dieux
Et qu'une bien-aimée a remplie, avec crainte,
De vin radieux.

Et, l'automne venu, je t'offrirai la figue
(Sans faire s'envoler la guêpe qui la mord),
Le brugnon, la grenade ouverts à la prodigue
Reine de la mort.

BERGER.

Brebis, je sais que vous étiez blanches,
Sans nul agneau, sans aucun bélier,
Lorsque à ses soins je vous confiai.
Il vous fait paître au bosquet d'œillet
Ou, quelquefois, au breuil de pervenches.

Avant de mettre une cape en laine
Et de venir en ce pays-ci,
L'homme avait eu beaucoup de souci :
Souci de gloire et d'amour aussi,
D'amour fugace et de gloire vaine.

Je lui dirai des chants illusoires.
Il hochera le front lentement.
Mes yeux suivront son geste indolent :
Et je verrai dans le soir tombant,
O mes brebis, que vous êtes noires.

NATURE MORTE.

Les tapis ont perdu leurs ondes. Les rideaux
N'ont plus l'or de l'embrasse et l'azur de la frange.
Des portraits de l'Amour restent seuls les bandeaux.

Ai-je laissé la cage ouverte? La mésange
S'est sans doute envolée au chant du couvre-feu.
Le panier n'ira pas à l'extrême vendange.

On ne voit près du lit que nul songe n'émeut,
On ne voit près du lit d'une pudeur funèbre
Qu'un flambeau renversé sur la table de jeu

Entre le sept de cœur et le neuf de ténèbre.

SCIENCE.

J'ai voulu savoir ce qui te faisait battre
Et de tes arrois mesurer la vigueur
Et de tes émois pénétrer la langueur.
Ton charme tragique et ton attrait folâtre,
Je les ai tous deux approchés, ô mon cœur!

Pourquoi rechercher ce qu'un cheveu de brune
Recèle d'acide et renferme de sel?
Le vœu de connaître est le désir cruel.
Plus que les enfants qui demandent la lune
Je plains les savants qui labourent le ciel.

Qu'elle fût joyeuse ou qu'elle fût austère,
J'ai dérangé l'ombre! et, croyant voir le jour,
Les rêves se sont envolés de la tour.
Moi qui me disais l'amoureux du mystère,
J'ai trop regardé les jeux de mon amour.

*Au soir éclos, il me semble que je vous vois.
Vous aurez, sous le front alourdi d'améthystes,
Les yeux d'azur, les yeux étincelants et tristes,
Les jeunes yeux cernés par des vœux d'autrefois.*

*Vous viendrez sur ce tertre où mon cœur vous invente,
Femmes qui m'aimerez quand je ne serai plus,
Et vous regarderez, en aval des palus,
S'allumer sur le golfe une rose mouvante.*

*Ce que je lui disais : qu'elle embaume la nuit
D'angoisse tendre et de langoureuse espérance,
Qu'elle est musique en même temps qu'elle est silence :
Ce que je lui disais, femmes, dites-le lui.*

*Et dites-lui (je crois qu'elle le sait) de dire
A votre amour pour moi (l'amour sur ce tombeau)
Que toujours j'ai choisi le rêve le plus beau
Et que ce fut toujours le rêve qui déchire.*

TABLE DE CE CAHIER

DU MÊME AUTEUR	3
<i>Premier cahier des amours</i>	5
<i>A mon grand frère</i>	7
<i>Avant de s'en aller</i>	9
Cœur en guerre	12
Le retour	18
Les bateleurs	20
Le rêve	22
Flamme triste	23
Site	25
Le passé	26
Le parfum	34
Printemps	36
Fantômes	38
L'anneau	40
La harpe	42
Crépuscule	44
Détour	47
Hiver	49
Peut-être	50

Le nom	52
Hélène	54
Réveil	57
Conseil	59
Le village	60
En songe	62
Comprenez-moi	64
Indécision	66
Le miroir	68
Le varlet	70
Imprudences	72
La corbeille	74
Le mystère	75
Ombre	77
Jalousie	79
La grotte	81
Les cygnes	83
Le rossignol	85
Naïveté	86
Châtiment	87
Le cotillon vert	89
Les ramiers	91
Le petit navire	93
Escale	95
Langueur	96
Conscience	97
Caprice	98
Hyménée	99
La marguerite	100
La gerbe	101
La guêpe	103
L'ignorance	104
Sur l'eau	106
Pour l'azur	108
Cœur d'octobre	110

Soir	111
Éphémères	113
A l'inconnu	116
Berger	118
Nature morte	119
Science	120
<i>Au soir éclos</i>	121
TABLE DE CE CAHIER	123

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour trois mille exemplaires de ce premier cahier le jeudi 15 février 1934.

Le gérant: MARCEL PÉGUY

Dans les vingt-deux cahiers de leur quatrième série, année scolaire 1902-1903, nos cahiers ont publié :

IV-1. — ANATOLE FRANCE. — <i>l'affaire Crainquebille</i> , — édition complète.	ÉPUIsé
IV-2. — MOSELLY. — <i>l'aube fraternelle</i>	ÉPUIsé
IV-3. — CHARLES PÉGUy. — <i>de Jean Coste</i>	20 »
IV-4. — ANTONIN LAVERGNE. — <i>la médaille</i> . — <i>la lettre de convocation</i>	6 »
IV-5. — <i>Textes et commentaires</i> . — Emile Zola	8 »
IV-6. — CHARLES PÉGUy. — <i>inventaire des cahiers</i>	6 »
IV-7. — Villon, Tolstoï, Tharaud, Gillet. — <i>cahier de Noël</i>	ÉPUIsé
IV-8. — René Salomé. — <i>Monsieur Matou et les circonstances de sa vie</i>	20 »
IV-9. — CHARLES PÉGUy. — <i>almanach des cahiers pour l'an 1903</i>	6 »
IV-10. — ROMAIN ROLLAND. — <i>Vies des hommes illustres</i> , — <i>Beethoven</i>	ÉPUIsé
IV-11. — ÉDOUARD BERTH. — <i>la politique anticléricale et le socialisme</i>	ÉPUIsé
IV-12. — <i>Vient de paraître</i> . — Henri Bergson. — <i>Introduction à la métaphysique</i> , — conclusion	8 »
IV-13. — <i>cahier de courriers</i> . — Félicien Challaye. — <i>impressions sur Java</i> . — François Dagen. — <i>courrier d'Algérie</i>	6 »
IV-14. — ROMAIN ROLLAND. — <i>Le temps viendra</i> . — <i>trois actes</i>	ÉPUIsé
IV-15. — PIERRE BAUDOIN. — <i>la chanson du roi Dagobert</i> . — <i>première chanssonée</i>	6 »
IV-16. — GABRIEL TRARIEUX. — <i>les Vaincus</i> . — <i>Joseph d'Arimathée</i> . — <i>trois actes</i>	8 »
IV-17. — CHARLES PÉGUy. — <i>Affaire Dreyfus</i> . — <i>Débats parlementaires</i> . — <i>Intervention Jaurès</i>	15 »
IV-18. — CHARLES PÉGUy. — <i>Affaire Dreyfus</i> . — <i>Cahiers de la Quinzaine</i> . — <i>Débats parlementaires</i>	20 »
IV-19. — GASTON RAPHAËL. — <i>le Rhin allemand</i>	8 »
IV-20. — CHARLES PÉGUy. — <i>Affaire Dreyfus</i> . — <i>Cahiers de la Quinzaine</i> . — <i>reprisè politique parlementaire</i>	20 »
IV-21. — Edgar Quinet.	8 »
IV-22. — MAURICE KAHN. — <i>courriers de Macédoine</i>	6 »

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; premier cahier de la vingt-quatrième série; un cahier blanc de 128 pages; in-16 grand jésus; nous le vendons dix francs.

Perrin and
BAZAINE

PREMIER
CAHIER
DES
AMOURS

FÉVRIER
1934